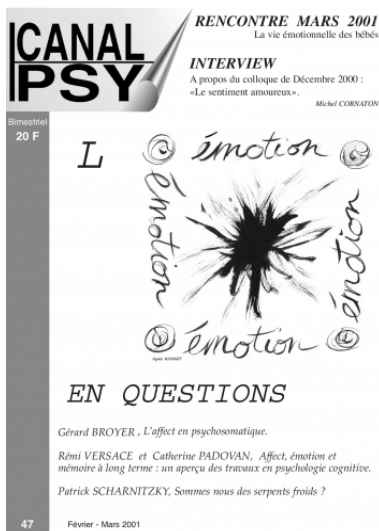




Canal Psy

ISSN : 2777-2055

Publisher : Université Lumière Lyon 2

47 | 2001 L'émotion

Illustration : Agnès
Monnet

🔗 <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1082>

Electronic reference

« L'émotion », *Canal Psy* [Online], Online since 04 novembre 2020, connection on 10 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1082>

DOI : 10.35562/canalpsy.1082

ISSUE CONTENTS

Noëlle D'Adamo
Édito

Dossier. L'émotion

Gérard Broyer
L'affect en psychosomatique

Rémy Versace and Catherine Padovan
Affect, émotion et mémoire à long terme : un aperçu des travaux en psychologie cognitive

Patrick Scharnitzky
« Sommes-nous des serpents froids ? »

Interview

Michel Cornaton
À propos du colloque de décembre 2000 sur « Le sentiment amoureux »

Édito

Noëlle D'Adamo

TEXT

- 1 Ce numéro traite d'un sujet qui anime différents champs de la Psychologie. L'émotion, parce qu'elle existe en chacun de nous et parce qu'elle nous sidère ou nous met en mouvement, individuellement ou collectivement, soulève de nombreux questionnements au sein des sous-disciplines de la Psychologie.
- 2 Ses effets se rencontrent entre soi et soi dans les rapports qu'elle entretient entre psyché et soma, ainsi que dans le rôle qu'elle a sur les fonctionnements cognitifs. Et cette énergie mise en jeu *affecte* notre relation à l'autre, cela va de soi.
- 3 Sa particularité d'être géographiquement repérable dans le cerveau (grâce aux stimulations électriques qu'elle provoque), la place au centre de débats épistémologiques et les effets qu'elle engendre chez l'individu soulèvent des controverses éthiques et politiques.
- 4 Je vous souhaite donc, à la lecture de ce dossier, beaucoup d'émotion, psychiquement, intellectuellement et socialement parlant !

AUTHOR

Noëlle D'Adamo

Dossier. L'émotion

L'affect en psychosomatique

Gérard Broyer

DOI : 10.35562/canalpsy.1149

OUTLINE

Affect, affectivité... émotion... sentiment... : difficultés conceptuelles

Restons clinique

Du biologique au psychique ?

La psychanalyse

La psychosomatique : du psychique au somatique ?

La psychosomatique psychanalytique aujourd'hui

Conclusion

TEXT

Affect, affectivité... émotion... sentiment... : diffi- cultés conceptuelles

- 1 Affect, Affectivité, deux concepts d'apparition récente – 2^e moitié du XVIII^e siècle pour le premier – 2^e moitié du XIX^e pour le second.
- 2 Dérivant du latin *afficere* qui signifie aptitude à être touché, le terme d'affect désignait alors plus ou moins indistinctement le sentiment, l'émotion, voire la passion (au sens cartésien du terme). Quant à l'affectivité, ce concept n'apparaîtra qu'avec l'émergence de la problématique du sujet et de la subjectivité dans la pensée moderne. Dans un contexte assez indécis, aux frontières de la philosophie et de la psychologie, ce terme reste dans l'équivoque de désigner à la fois la « sensibilité d'être affecté » et le « système » des affects ; et si l'on distingue les affects des sensations c'est en ce que si celles-ci sont exogènes, les affects, eux, sont endogènes. Le concept d'affectivité suppose donc la différenciation entre une subjectivité – en tant qu'intérieur de la psyché –, et une extériorité du monde – source des stimulations « externes » pour les sensations. Le concept d'affectivité

connote une certaine passivité du sujet, justifiant souvent en cela le rapprochement avec les concepts de « passion » ou de « pathos ». Le problème épistémologique classique de l'œuf et de la poule se pose : l'affectivité est-elle endogène du sujet ? Est-elle co-originaire ? Ou ne se déploie-t-elle qu'à l'occasion de la rencontre d'un objet ou d'un événement extérieur ? Le débat va se complexifier avec l'introduction de la dimension biologique, celle de la prise en compte de l'irritabilité de la matière vivante et du concept d'émotion : *emovere* : mouvoir au-delà, émouvoir. À noter que le livre de C. DARWIN, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* (1872), qui aboutit à une conception adaptative de l'émotion aux fins de l'évolution, est aujourd'hui considéré comme l'un des premiers travaux inauguraux de l'éthologie comparée.

- 3 Nous ne nous appesantirons pas sur les difficultés épistémologiques des concepts d'affects, d'affectivité et d'émotion, mais osons « simplement », à partir de la clinique, ouvrir une discussion trop souvent interdite parce qu'elle remet en cause les doctrines, les territoires et les frontières.

Restons clinique

- 4 Si l'on s'en tient à la clinique, on peut dire qu'à tout moment un sujet, dans sa rencontre avec son monde, présente tour à tour l'un à l'autre sa psyché et son corps dans :
- des éprouvés psychiques, états mentaux que d'aucuns appelleront des affects, d'autres des émotions, d'autres encore des sentiments...
 - des manifestations comportementales comme la fuite, l'agression, l'exubérance, le repli sur soi...
 - des manifestations physiologiques : la tension artérielle, le rythme cardiaque, la transpiration, les modifications neuroendocriniennes ou métaboliques voire immunitaires...
- 5 Comment théoriser et comprendre (au sens étymologique de : prendre avec) ces différents aspects ?
- 6 Inutile de vouloir dresser ici un tableau exhaustif de toutes les tentatives théoriques ! La tâche serait par trop ardue. Aussi nous contenterons-nous d'esquisser les lignes théoriques principales.

Du biologique au psychique ?

- 7 Ainsi, des biologistes à la suite de Mac LEAN, par exemple, s'appuyant sur les développements de la biologie du cerveau, développent une théorie de l'émotion selon laquelle l'émotion n'est qu'un état neurobiologique résultant d'une stimulation du noyau central de l'amygdale (il est même possible de poser l'hypothèse de l'existence de noyaux individuels responsables de chaque émotion « discrète » et « primaire » comme la peur, la colère, la tristesse, la joie... À remarquer que l'amour et l'angoisse en tant qu'émotions ont toujours eu un statut à part). L'expression émotionnelle est une action apparentée au réflexe, et elle peut prendre la forme de mécanismes de combat, de fuite ou de sidération, ou bien encore de circuits homéostatiques autonomes et endocriniens comme le postulait W.D. CANNON. Pour ces biologistes, l'émotion est l'aspect expressif auquel s'oppose l'aspect subjectif, aspect qu'ils nomment le sentiment. Les sentiments sont des « émotions avec en plus l'activité néocorticale sous forme d'imaginaires, d'images, et de pensées ». Les sentiments seront exprimés par le langage.
- 8 L'affect sera ainsi composé de deux parties : l'émotion plus les sentiments, mais l'une et l'autre étant des composantes neurobiologiques. Seuls les sentiments sont des phénomènes spécifiquement humains à cause du développement du néocortex, simple question de hiérarchie évolutionniste : le développement du néocortex n'ayant pas atteint des proportions aussi importantes chez les animaux que chez l'homme. De ce fait les animaux sont qualifiés d'inférieurs. Ce sont ces circuits neurocorticothalamiques humains qui ajoutent les images, les représentations et les pensées aux émotions limbiques, et qui s'exprimeront dans le langage.
- 9 Quant à P.E. SIFNEOS (1972-1995), inventeur de l'« alexithymie », concept rendu célèbre par son adoption par l'École de Paris, il décrit explicitement l'« affect » comme ayant deux composantes, une biologique : l'émotion, et l'autre, *psychobiologique* (c'est nous qui soulignons) le « sentiment ». Il considère donc le « sentiment » comme une « émotion » plus les images, fantasmes et pensées faisant partie des processus psychiques qui y sont attachés.

- 10 Il devient alors clair, sur le modèle de l'aphasie (incapacité de convertir une séquence de représentations non verbales en langage), que des sujets incapables de lier leurs images mentales et/ou représentations avec leurs émotions, sont atteints d'« aphasie émotionnelle » et qu'ils ne peuvent pas se servir du langage pour exprimer les sentiments qu'ils éprouvent. L'alexithymie, déficit de l'affect du côté sentiment, laisse l'émotion (biologique) à l'état pur par « shuntage » du psychique. L'expression de l'émotion affectant particulièrement la musculature lisse et le système nerveux végétatif, ces auteurs attachent une grande importance au rôle du stress, et en particulier au rôle du stress émotionnel lié aux événements de la vie quotidienne (cf. R. DANTZER 1989, ainsi que la fameuse échelle de « vulnérabilité » de HOLMES et RAHE « mort du conjoint = 100, divorce = 73 »... points « d'intensité du stress »), comme facteur étiologique important dans l'apparition des maladies psychosomatiques : côlon irritable, spasmes œsophagiens, infarctus du myocarde, arythmie cardiaque, aménorrhée, asthme, diverses affections dermatologiques...
- 11 L'originalité de la position de P.E. SIFNEOS par rapport à Mac LEAN est de distinguer une alexithymie primaire, purement neurologique, et une alexithymie secondaire d'origine « psychique ». Une telle position ne pouvait que séduire les psychosomaticiens de l'École de Paris, qui comme P. MARTY et M. de M'UZAN, après F. ALEXANDER et l'École de Chicago, ne pouvaient se satisfaire du modèle de l'affect selon la psychanalyse traditionnelle, concept élaboré dans la clinique de la névrose hystérique. Le corps hystérique est parole, le corps hystérique est symbole mais le corps hystérique n'est pas atteint dans sa chair comme il l'est dans les somatoses.

La psychanalyse

- 12 En effet, S. FREUD avait été confronté très tôt à la question de l'affect dans sa rencontre avec l'hystérie. La psychothérapie montrait que, si au cours de séances d'hypnose ces malades arrivaient à revivre les scènes traumatiques oubliées, la remémoration des représentations et la reviviscence des affects qui leur étaient liées permettaient une abréaction et la disparition des symptômes : les affects « coincés » s'étaient alors déchargés, en avaient conclu S. FREUD et BREUER.

- 13 Dans ce modèle initial, S. FREUD va décrire les trois mécanismes de transformation des affects : le blocage qui accompagne le refoulement des représentations et leur conversion en symptôme somatique (l'hystérie), le déplacement sur une représentation substitutive (cas des obsessions et des phobies), la déliaison et le flottement responsable de la transformation de l'affect en angoisse (névrose d'angoisse et mélancolie). Très rapidement S. FREUD va distinguer l'aspect subjectif de l'affect et les processus énergétiques qui le conditionnent ; il va introduire le concept de quantum d'affect qui « correspond à la pulsion pour autant que celle-ci s'est détachée de la représentation et trouve une expression adéquate à sa quantité dans des processus qui nous deviennent sensibles comme affects ». La pulsion a ainsi deux représentants psychiques : la représentation et l'affect. La guérison se fera par verbalisation de la représentation refoulée et « requalification », « recoloration » affective de cette représentation. Autrement dit : représentation de chose + affect provoque la reliaison à une représentation de mots et entraîne la disparition des symptômes, équivalents somatiques du langage. Le refoulement s'opérant sur la représentation de chose, l'affect devra être soit réprimé, soit déplacé, soit transformé en angoisse.
- 14 A. GREEN va tenter de compléter et d'approfondir cette théorie en proposant l'idée que l'affect est clivé sur deux versants : l'un corporel, principalement viscéral, l'autre psychique sous ses deux aspects : perception coenesthésique et évaluation des sensations plaisir/déplaisir. Ainsi pour A. GREEN comme pour S. FREUD, l'affect va du corps au psychisme. L'aspect qualitatif de l'affect devient essentiel car c'est lui qui, en vertu du principe plaisir/déplaisir, permettra la mobilisation des mécanismes de défense du Moi.
- 15 Pourtant, si S. FREUD a délibérément privilégié l'aspect « réminiscence de représentations » au détriment de « reviviscence des affects », un de ses disciples, W. REICH va promouvoir le choix inverse et préférer la reviviscence à la représentation, l'expression corporelle à l'expression verbale et développer la théorie des défenses corporelles, musculaires et posturales (cf. sa célèbre description de la cuirasse caractérielle) préparant ainsi l'avènement de nouvelles pratiques thérapeutiques à « médiations corporelles ».

- 16 La situation quelque peu chaotique de cette mise en concepts, dépend, en fait, d'une position épistémologique, sorte d'intime conviction : la psyché comme épiphénomène de la matière vivante, ou, la matière vivante comme mise en forme de la psyché !
- 17 Vieux débat ! Dont la célèbre controverse JAMES-LANGE/CANNON, du début du siècle déjà, condensée dans la formule : « on est triste parce qu'on pleure » (JAMES) et « on pleure parce qu'on est triste » (CANNON) souligne bien l'enjeu ! Organodynamisme ? Psychodynamisme ?

La psychosomatique : du psychique au somatique ?

- 18 Avec l'hypothèse psychosomatique, entre psyché et soma, comme le rappelle judicieusement P. JAEGER (1999), D.W. WINNICOTT évoquait déjà, à sa façon, c'est-à-dire par une métaphore d'acrobatie équestre, la situation difficile à laquelle est confronté le psychosomaticien : « Le psychosomaticien est fier de sa capacité de monter deux chevaux à la fois, un pied sur chacune des deux selles avec les paires de rênes dans ses mains habiles. » Mais, au regard de la dissociation toujours latente, possible et même facile du psyché/soma, il ajoutait plus loin : « Quelques praticiens ne sont pas à même de monter deux chevaux à la fois. Ils restent sur une selle et mènent l'autre cheval par les rênes, ou ils perdent le contact avec l'autre cheval. » Et reconnaissait-il, de plus : « Le théoricien est celui qui est à même de perdre le contact avec la dissociation [...] et de voir trop facilement les deux aspects. »
- 19 Cette métaphore dit, on ne peut plus clairement, les difficultés de penser le corps, penser la complexité de ce qui se trame au carrefour du psyché/soma, et de maîtriser la complexité de cette clinique : soit très vite, dans la théorie comme dans la pratique, on verse dans un monisme – spiritualiste ou matérialiste – incompréhensible et réducteur, soit dans un dualisme aussi insoutenable qu'énigmatique, sans voir qu'on opère en fait simultanément la confusion d'au moins deux plans :
- Le monisme/dualisme ontologique : question philosophique, métaphysique, qui concerne l'âme ou la pensée, trop hâtivement traduit en psychologie et en psychanalyse par le monisme/dualisme psyché/soma, voire même de nos jours dans les cognosciences, par la question du

monisme/dualisme cerveau-pensée – faisant en cela l'impasse sur l'apport essentiel à la clinique du courant de la phénoménologie, pour qui, l'être au monde est d'essence corporel, et ainsi tout le corps participe de la pensée (cf. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*).

- Le monisme/dualisme plus spécifique à la psychanalyse et à la psychosomatique : celui du dualisme pulsionnel.

- 20 Pour l'instant, tous les essais de théorisation (cf. Marilia AISENSTEIN 1995) montrent que l'on ne peut pas être moniste sur les deux tableaux à la fois : ou bien on adopte un monisme psyché-soma, mais alors il faut admettre un dualisme pulsionnel, c'est le cas de S. FREUD, encore que S. FREUD soit assez nuancé – pour ne pas dire hésitant malgré l'adoption du concept de Ça – dans son monisme ontologique comme cela apparaît dans son différend avec le monisme radical de G. GRODDECK pour qui le Ça est l'équivalent du Dieu Nature (ce que n'acceptera jamais S. FREUD) ou bien on adopte un dualisme psyché-soma mais on débouche alors sur un monisme pulsionnel, position de P. MARTY chez qui l'instinct de mort n'est que le négatif (dans le sens du moins) de *l'instinct de vie* (c'est nous qui soulignons) dans l'origine psychique des maladies psychosomatiques.

La psychosomatique psychanalytique aujourd'hui

- 21 Pour l'instant, au milieu de ces dissonances, un compromis assez satisfaisant nous est proposé par C. DEJOURS dans son ouvrage intitulé *Le corps entre biologie et psychanalyse*, ouvrage où, pour tenir les rênes du biologique et du psychique, il expose la fameuse troisième topique, la topique dite du clivage. Il réinterprète l'essentiel des apports de S. FREUD et de la psychanalyse au regard des acquisitions récentes de la biologie. Pour lui l'étayage de la sexualité sur les grandes fonctions organiques est avant tout l'étayage du corps érotique sur le développement des fonctions biologiques. « Le corps érotique est à la fois le témoin de la constitution d'une sexualité psychique et le fondement de cette sexualité... Il est aussi à la source des pulsions sexuelles qui ont donc beaucoup plus à voir avec ce corps érotique "acquis" qu'avec le corps physiologique "inné". La pulsion est du côté de l'acquis et non de l'inné, du psychique et non du biologique » (*op. cit.* p. 149). Il précisera cette contradiction entre

psychique et biologique par la subversion libidinale du Soma. Le Soma qu'il oppose à la Psyché, est le Soma du comportement, c'est-à-dire le soma pris à partir de son premier niveau d'intégration hypothalamo-hypophysaire et non avant. Le corps érotique et la sexualité psychique ne règnent donc pas en maîtres incontestés sur le corps des comportements archaïques et automatiques qui pourraient s'actualiser à tout moment sous le coup d'un excès de stimulation ou d'une défaillance du fonctionnement mental. L'homme devra ainsi assumer un clivage irrémédiable de son appareil psychique, entre un inconscient primaire constitué par ce qui n'a pas été (ou ne peut pas être ?) refoulé : forces instinctuelles héritées de la phylogenèse, montages comportementaux héréditaires et innés (*op. cit.*, p. 163) et un inconscient secondaire refoulé, celui des représentations. La circulation des affects, de l'inconscient primaire vers l'inconscient secondaire se fera par la zone de sensibilité de l'inconscient, zone de rencontre du sujet avec la « réalité » (l'objet de la pulsion), par la reconnaissance de l'autre dans la perception (le percevoir), reconnaissance modulée (affectée) par le déni. C. DEJOURS sauve et perfectionne ainsi par une description topique et non plus une description économique, le modèle psychosomatique de l'École de Paris. Contrairement à P.E. SIFNEOS, l'affect passe ainsi du côté du psychique dans la pensée préconsciente et permet d'échapper alors au piège évolutionniste darwinien amenant à considérer les psychosomatisants (émotion biologique, pensée opératoire et alexithymie obligent) comme des sous-hommes (cf. M. LEAN ci-dessus) ! S. FREUD peut ainsi avoir développé son cancer sans démériter aux yeux de la postérité ! Mais nul n'en aurait douté d'ailleurs !

- 22 La place manque ici pour évoquer la façon dont C. DEJOURS nuance par la suite sa pensée et affine son modèle, en réintroduisant l'aspect économique de l'affect à travers ses concepts de somatisation symbolisante et d'agir expressif, le lecteur se reportera avec profit à ses écrits ainsi qu'à ceux de J.M. DOUGALL (1990) pour la forclusion de l'affect et sa description de l'hystérie archaïque (1996).

Conclusion

- 23 Outre l'intérêt, que nous qualifierons d'anecdotique, de ce débat sur affect, émotion ou sentiment, pour les pratiques de thérapies à médiations corporelles comme les techniques de relaxation, la musicothérapie, la danse thérapie, le psychodrame, l'expression corporelle, le cri primal, les activités physiques (pour ne plus dire le sport)..., il nous paraît urgent que la biologie ne se satisfasse plus de l'aspect solipsiste des « mécanismes » physiologiques sous l'angle bio-physico-chimiques qui se passent dans le sujet, mais prenne en compte l'interaction des phénomènes du vivant et considère (au sens de prendre en considération) ce qui se passe entre les sujets, s'éthologise en quelque sorte (cf. J. COSNIER 1994). Nous n'en prendrons qu'un exemple : celui de la PMA (procréation médicalement assistée) (cf. J.-L. CLÉMENT, IRISH 2000) et de ses « succès ». Les statistiques sont édifiantes : sur les animaux, le taux de réussite de l'insémination artificielle est de plus de 90 %, chez l'homme à grand-peine 10 %. Il y a fort à parier qu'il y a encore un coup d'Eros là derrière !!! Vous avez dit « affect » ?

BIBLIOGRAPHY

- AISENSTEIN M., « Pour introduire la névrose de comportement dans une théorie des pulsions », *Revue française de psychosomatique*, 10/1996, 7-17.
- AISENSTEIN M., DREYFUS S., « De la référence aux modèles philosophiques en psychanalyse et en psychosomatique », *Revue française de psychosomatique*, 7/1995, p.153-173.
- COSNIER J., *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994.
- DAMASIO A., *L'erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- DANZER R., *L'illusion Psychosomatique*, Paris, Odile Jacob, 1989.
- DEJOURS C., *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Paris, Payot 1986.
- DEJOURS C., « Le corps dans l'interprétation » *Revue française de psychosomatique*, 3/1993, 109-121.
- DEJOURS C., « Sens et destructivité dans la névrose de comportement » *Revue française de psychosomatique*, 10/1996, 17-29.

EY H., *Des idées de Jackson à un modèle organo-dynamique en psychiatrie*, Toulouse, Privat, 1975.

FREUD S., *Études sur l'hystérie*, 1895.

FREUD S., *L'esquisse d'une psychologie scientifique*, 1895.

FREUD S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1907.

FREUD S., *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

FREUD S., *Le Moi et le Ça*, 1923.

GREEN A., *Le discours vivant*, Paris, PUF, 1973.

GRODDECK G., *Le livre du ça*, Paris, Tel Gallimard, 1980.

GRODDECK G., *La maladie l'art et le symbole*, Paris, Gallimard, 1985.

JAEGER P., « L'interprétation dans l'œuvre de Winnicott. Sa conception du psychésoma et des troubles psychosomatiques », *Revue française de psychosomatique*, 16/1999, 107-129.

LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B., *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.

MARTY P., *Mouvements individuels de vie et de mort*, Paris, Payot, 1976.

MARTY P., « La pensée opératoire », *Revue française de psychosomatique*, 6/1994, 197-209.

MARTY P., « La dépression essentielle », *Revue française de psychosomatique*, 8/1995, 209-215.

Mc DOUGALL J., *Théâtres du corps*, Gallimard, 1990.

Mc DOUGALL J., *Eros aux mille et un visages*, Paris, Gallimard, 1996.

MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, 1945, Paris, Gallimard, 1976.

PARAT C., *L'affect partagé*, Paris, PUF, 1995.

PROCHIANZ A., *Machine-Esprit*, Paris, Odile Jacob, 2000.

REICH W., *L'analyse caractérielle*, 1933 trad. fr. Paris, Petite bibliothèque Payot, 1976, 2^e ed.

ROUSSILLON R., *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1991.

SIFNEOS P.E., « Psychosomatique, alexithymie et neurosciences », *Revue française de psychosomatique*, 7/1995, 27-37.

WINNICOTT D.W., « Psycho-somatic Disorder », in *Psycho-analytic Explorations*, Londres, Karnac, 1964.

AUTHOR

Gérard Broyer

Professeur de psychologie clinique CRPPC/IRISH EAD 653

IDREF : <https://www.idref.fr/02675553X>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000109018694>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11894230>

Affect, émotion et mémoire à long terme : un aperçu des travaux en psychologie cognitive

Rémy Versace and Catherine Padovan

DOI : 10.35562/canalpsy.1151

TEXT

- 1 L'émotion suscite, en psychologie cognitive, des travaux de plus en plus nombreux. Les questions étudiées sont multiples et concernent d'une manière très générale le rôle de l'émotion dans le fonctionnement cognitif. Dans l'importante littérature sur ce domaine, apparaissent des débats sans fin et des contradictions apparentes à la fois dans les modélisations théoriques et dans les résultats avancés pour appuyer ces théories. Dans notre équipe au sein du Laboratoire d'Études des Mécanismes Cognitifs, nous sommes persuadés qu'une meilleure connaissance de la nature des représentations de type émotionnel en mémoire à long terme peut nous aider à rendre compte, du moins en grande partie, de ces contradictions.
- 2 Les premières contradictions concernent le caractère plus ou moins précoce de l'intervention de l'émotion dans le fonctionnement cognitif. Toutefois, si le terme émotion est très souvent employé dans le sens très général d'états internes particuliers du sujet, plus ou moins agréables, des termes différents sont généralement utilisés selon les propriétés temporelles de ces états. Ainsi l'affect correspondrait à un état émotionnel motivationnel dans lequel se trouve l'individu à un moment donné (IZARD, 1990 ; LEVENTHAL & SCHERER, 1987 ; SCHERER, 1984 ; 1993 ; TOMKINS, 1984). Il proviendrait essentiellement de patrons neurophysiologiques ou neurovégétatifs associés à des états du corps agréables ou désagréables. Sur la base de cet affect, une sensation agréable ou désagréable serait attribuée rapidement et automatiquement au stimulus inducteur, sans pouvoir véritablement fournir d'autres informations concernant ce stimulus. Les affects seraient donc plutôt précognitifs, dans le sens de préconscients et non contrôlables.

- 3 L'émotion au contraire ne référerait plus uniquement à des modifications neurophysiologiques, mais plutôt à un état mental plus « cognitif », car basé sur une évaluation par le sujet de la situation (BOWER, 1981 ; CLORE, 1994 ; RUSSELL & FELDMAN-BARRETT, 1999). Ainsi, une émotion ne pourrait être éprouvée que s'il y a une attribution causale de l'événement déclencheur. L'émotion émergerait de l'affect, mais ne se réduirait pas à l'affect. Si les émotions correspondent à des états mentaux qualitativement différents, ces états mentaux se réduisent, pour certains auteurs, à une dimension dont les deux pôles représentent le caractère agréable ou désagréable de l'émotion. Pour d'autres auteurs au contraire, les émotions positives et les émotions négatives correspondraient à des dimensions séparables, avec pour chacune, un état émotionnel plus ou moins intense (voir par exemple CACIOPPO & BERNTSON, 1994 ; CACIOPPO & GARDNER, 1999 ; DAVIDSON & IRWIN, 1999). Pour d'autres encore (LANG, BRADLEY & CUTHBERT, 1990 ; GRAY, 1994 ; RUSSELL & FELDMAN-BARRETT, 1999), les états émotionnels se décriraient sur deux dimensions, la valence et le niveau d'activation. Enfin, un autre courant théorique suppose l'existence de plusieurs émotions qualitativement différentes, les émotions de base (EKMAN, 1984 ; IZARD, 1992 ; TOMKINS, 1980). Ces émotions de base (la joie, la peur, la colère, la tristesse et le dégoût auxquelles certains rajoutent la surprise) faciliteraient le déclenchement automatique de comportements adaptés à des situations particulières.
- 4 Dans toutes ces tentatives pour rendre compte des états affectifs de l'individu, il est en fait très difficile de savoir si les auteurs parlent d'affects ou d'émotions. Les modèles unidimensionnels et bi-dimensionnels de l'émotion sont plutôt des modèles des affectss. Quant aux émotions de bases, la question de savoir s'il s'agit d'affects ou d'émotions rejoint la question, non encore réglée, de l'existence ou non de bases neurophysiologiques spécifiques à chacune de ces émotions (pour une discussion, voir par exemple, EKMAN, 1992 ; GAINOTTI, 1994 ; IZARD, 1992). De la même manière, la question de la relation entre les émotions de base et les autres formes d'émotions « de haut niveau » n'est pas non plus encore résolue (pour une revue très détaillée sur les relations entre ces différentes formes d'émotions, voir PADOVAN, 2001).

- 5 Bien que non clairement établie, la distinction entre affect et émotion nous semble particulièrement importante d'un point de vue théorique, pour mieux comprendre les multiples influences émotionnelles ou affectives sur le fonctionnement cognitif. Ces deux formes d'états affectifs ne se situent pas au même niveau du fonctionnement cognitif. Un des objectifs de nos recherches est de rendre compte des différences entre ces deux formes d'états affectifs à partir de leur représentation en mémoire : affects et émotions, tels que nous venons de les définir, sont certainement associés à des formes de connaissances qualitativement différentes.
- 6 Les tentatives de modélisation des représentations émotionnelles en mémoire sont en fait encore peu nombreuses en psychologie cognitive. Les auteurs s'attachent plus souvent à définir la nature de l'émotion qu'à proposer une organisation des représentations émotionnelles. Jusqu'à présent, les modèles proposés sont essentiellement des modèles en réseau du même type que les réseaux sémantiques (mais voir aussi la représentation sous forme de script proposée par RUSSELL, 1980 ; RUSSELL & FELDMAN-BARRETT, 1999). Le plus connu de ces modèles est indiscutablement celui de BOWER (1981). L'auteur conçoit la mémoire émotionnelle comme un réseau composé de nœuds représentant les émotions. Les liaisons entre ces nœuds représentent les relations entre émotions et permettent de rendre compte de phénomènes d'activation ou d'inhibition des émotions entre elles. Chaque nœud émotion est relié à d'autres nœuds représentant des formes de connaissances très diverses associées aux émotions : a) un patron d'activation neurophysiologique ; b) des comportements expressifs ; c) des étiquettes verbales ; d) des événements (des auteurs, des actions, des lieux, des époques) ; e) des situations type capable d'induire cette émotion.
- 7 On voit apparaître, dans ce modèle, le caractère multidimensionnel des émotions qui est pour nous une de leurs principales caractéristiques. Dans tous nos travaux effectués au sein du Laboratoire d'Études des Mécanismes cognitifs, nous avons voulu démontrer l'existence de deux formes de représentations émotionnelles en mémoire à long terme : une première forme que nous qualifions de « purement émotionnelle » ou « affective », une seconde forme appelée « émotionnelle sémantique », mais qui pourrait être plus simplement qualifiée d'émotionnelle.

- 8 La composante affective correspondrait à des patrons neurophysiologiques induits très rapidement et automatiquement par tout stimulus. Elle pourrait intervenir sans que le stimulus inducteur ne soit identifié et indépendamment d'un traitement sémantique. Dans le cadre théorique de la mémoire sur lequel nous travaillons par ailleurs, la composante affective serait une des composantes de base des traces mnésiques au même titre que les autres composantes élémentaires sensori-motrices.
- 9 Les représentations émotionnelles sémantiques correspondraient à la signification émotionnelle d'un stimulus. Il s'agirait de la valeur émotionnelle attribuée à un stimulus à l'issue de l'activation de ces multiples composants, perceptivo-moteurs et affectifs. Cette valeur émergerait de l'activation de l'ensemble des propriétés des objets comme les autres représentations sémantiques associées à ces objets. D'un point de vue mnésique, les représentations émotionnelles sémantiques sont qualitativement différentes des représentations affectives. Les dernières ne sont qu'une des composantes des premières, lesquelles nécessitent un minimum d'intégration pour intervenir.
- 10 Il est évident dans ce cas que ces deux formes de représentations émotionnelles ne vont pas intervenir de la même façon ni au même moment dans le fonctionnement cognitif. Elles vont également impliquer des structures neuronales communes mais aussi spécifiques (voir par exemple DAVIDSON & IRWIN, 1999). Méthodologiquement, il n'est pas facile de différencier ces deux composantes. La plupart du temps, ce que l'on mesure est l'effet conjugué de l'intervention de ces deux composantes.
- 11 Avant de présenter des exemples de travaux réalisés au sein de notre équipe, nous évoquerons d'une manière très synthétique deux auteurs, DAMASIO et LEDOUX, dont les travaux vont indiscutablement dans le sens de cette distinction (pour une revue très complète, voir PADOVAN, 2001). DAMASIO (1995) admet que les émotions sont associées à des états spécifiques du corps (caractérisés par des paramètres divers, rythme cardiaque, sensation de douleur, chaleur, etc.), états correspondant à des sensations agréables ou désagréables. Ces états du corps, appelés « marqueurs somatiques » par DAMASIO et correspondant à ce que nous avons

auparavant désigné par affects, seraient conservés en mémoire et seraient donc réactivables. Ces marqueurs somatiques seraient en étroite association avec des objets et situations de l'environnement. Cette association impliquerait ce que DAMASIO appelle des « zones de convergence » ayant donc pour fonction d'enregistrer les connexions entre certains états du corps et des situations particulières. Le cortex frontal serait impliqué dans la conservation et le rétablissement de ces associations car il envoie et reçoit des messages divers en provenance de régions sensorielles, du thalamus et de l'hypothalamus. Ainsi l'activation des marqueurs somatiques permettrait d'évaluer très rapidement, sans réflexion particulière, une situation donnée et donc la conséquence d'une décision particulière. L'émotion pourrait dans ce cas intervenir sans cognition élaborée. L'évaluation affective serait automatique, rapide et inconsciente. Toutefois, DAMASIO admet aussi que les marqueurs somatiques pourraient se manifester d'une manière consciente ou inconsciente, et des voies ou structures différentes seraient impliquées selon le caractère conscient ou inconscient de l'émotion.

- 12 LEDOUX (1994, 1995) a également proposé une distinction entre une mémoire émotionnelle (implicite, inconsciente) et une mémoire des émotions (plus explicite, déclarative, consciente), deux mémoires émotionnelles médiatisées par des circuits neuronaux différents : la route thalamique (voie thalamo-amygdale) pour la première et la route néocorticale (voie corticoamygdale) pour la seconde. La route thalamique permettrait le déclenchement rapide d'une réponse émotionnelle de type approche/évitement sur la base de données sensorielles élémentaires, sans même que l'objet soit identifié consciemment. La route corticale engendrerait des réactions émotionnelles plus complexes, plus lentes et plus différenciées, sur la base de données perceptives plus intégrées.
- 13 De plus en plus de travaux en psychologie cognitive, dans le domaine de l'émotion, utilisent un paradigme d'amorçage pour étudier le rôle de l'émotion dans le fonctionnement cognitif (pour une revue, voir KLAUER, 1998). Les tâches utilisées sont très diverses et impliquent le plus souvent des réponses évaluatives. Ces recherches ont montré que l'exposition à un stimulus affectif (amorce) influence l'évaluation d'un stimulus cible relié émotionnellement au stimulus amorce, ou sans lien émotionnel avec le stimulus amorce. Cet amorçage affectif

est automatique, intervient très rapidement et ne nécessite pas l'identification de l'amorce. Il a en effet été obtenu avec des amorces présentées pendant moins de 5 ms, suivie immédiatement par un stimulus cible. De (1 000 ms) et des amorces présentées au-dessus du seuil d'identification, l'amorçage affectif a tendance à disparaître.

- 14 Un autre ensemble de travaux a étudié ce que les auteurs ont appelé l'effet de simple exposition, qui finalement est un effet d'amorçage à long terme. Ces travaux ont montré que la présentation d'un stimulus neutre pendant un temps très bref ne permettant pas son identification consciente (1 ms par exemple) permettait à ce stimulus d'être choisi plus souvent qu'un stimulus nouveau présenté en même temps dans une tâche de jugement de préférence (KUNST-WILSON & ZAJONC, 1980 ; SEAMON, BRODY, & KAUFF, 1983 ; SEAMON, MARSH, & BRODY, 1984 ; voir aussi MURPHY et al., 1995, pour un paradigme différent). Toutefois, l'interprétation de l'effet de simple exposition en termes de renforcement de nature émotionnelle est certainement très discutable. Cet effet peut en effet être interprété en termes d'augmentation de la dextérité perceptive entraînant un traitement plus rapide des stimuli anciens. Les sujets auraient tendance à juger plus favorablement les stimuli traités le plus rapidement. Il ne s'agirait donc pas du tout d'une modification directe de la valeur affective d'un stimulus amorce par sa présentation inconsciente. Il s'agit plutôt d'une modification de la valeur affective attribuée à un stimulus cible, en raison de son traitement plus rapide.
- 15 Ce qui est remarquable ici c'est tout de même que cette modification va dans le sens d'un jugement plus positif lorsque le traitement est plus rapide. Or, dans le cadre de l'amorçage affectif traditionnel, les auteurs obtiennent des effets de congruence, c'est-à-dire que dans des tâches d'évaluation émotionnelle utilisant des échelles d'évaluation, les cibles sont jugées plus favorablement lorsqu'elles sont précédées d'amorces positives et plus défavorablement lorsqu'elles sont précédées d'amorces négatives. Il est donc clair que de nombreux facteurs peuvent influencer les réponses des sujets dans des tâches d'évaluation et il n'est pas toujours évident d'isoler, dans ces facteurs, ceux qui sont en rapport avec l'émotion.
- 16 Dans une série d'expériences réalisées au sein du laboratoire EMC (PADOVAN & VERSACE, 1998 ; PADOVAN, THOMAS-ANTÉRION, VERSACE, &

LAURENT, 2001), nous avons utilisé le paradigme d'amorçage affectif traditionnel, en essayant de réduire au maximum les mécanismes non émotionnels susceptibles d'influencer le traitement des cibles. Pour cela, les amorces étaient présentées pendant seulement 15 ms (donc non identifiables) et les délais étaient toujours très brefs. Nous avons observé un effet perturbateur des mots amorces connotés sur le jugement affectif (agréable/désagréable) des mots cibles avec un délai de 35 ms entre amorce et cible. Cet effet perturbateur disparaissait avec un délai de 135 ms, puis devenait facilitateur avec un délai de 285 ms. Cet amorçage inhibiteur très précoce de mots amorces connotés sur des mots cibles a été répliqué dans d'autres expériences, au laboratoire, mais aussi chez des patients Alzheimer testés au CHU de Saint-Étienne (PADOVAN, THOMAS-ANTÉRION VERSACE & LAURENT, 2001). D'autres travaux nous ont également permis de montrer que l'inhibition précoce déclenchée par un stimulus négatif impliquerait essentiellement l'hémisphère droit, alors que l'activation engendrée par l'apparition d'un stimulus positif impliquerait plutôt l'hémisphère gauche (VERSACE, KOENIG, ROYET, & BOUGEANT, 2001 ; VERSACE, AUGÉ, THOMAS-ANTÉRION, & LAURENT, 2001).



- 17 Pour conclure ce bref aperçu des travaux de psychologie cognitive sur les formes de connaissances émotionnelles en mémoire à long terme, et pour montrer encore une fois le rôle central de l'émotion dans le fonctionnement cognitif, nous évoquerons les liens entre émotion et catégorisation. La catégorisation est un mécanisme essentiel du fonctionnement cognitif qui semble intervenir très précocement. Au fur et à mesure que des informations sensorielles sont extraites de l'environnement, des connaissances catégorielles de

plus en plus élaborées peuvent émerger. Le codage émotionnel joue certainement un rôle essentiel dans cette catégorisation en raison du caractère très précoce et irrépressible de son intervention. Certains auteurs (NIEDENTHAL, 1990 ; NIEDENTHAL, HALBERSTADT, & INNES-KER, 1999) défendent l'idée que la catégorisation des objets repose essentiellement sur l'émotion suscitée par l'objet auprès de l'individu. Seraient classés ensemble des objets qui évoqueraient le même type de réponse émotionnelle. C'est cette réponse émotionnelle, ou du moins les catégories de réponses émotionnelles (en rapport avec les émotions de base), qui vont permettre le déclenchement d'actions appropriées avec ou sur les objets. Il y aurait ainsi une réorganisation des concepts en classes correspondant à ces états émotionnels de bases. Ainsi, ces travaux très récents, à la fois dans le domaine de l'émotion et dans celui de la mémoire, permettent de progresser dans la description du fonctionnement cognitif du sujet humain, en montrant que ce fonctionnement est très fortement dépendant des nombreuses expériences passées de l'individu, expériences sensorielles, motrices, mais aussi émotionnelles.

AUTHORS

Rémy Versace

Laboratoire d'Études des Mécanismes Cognitifs, EA 3082, Institut de Psychologie, Université Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/031818854>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000381889982>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12296297>

Catherine Padovan

Laboratoire d'Études des Mécanismes Cognitifs, EA 3082, Institut de Psychologie, Université Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/059283866>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000003090428>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14441611>

« Sommes-nous des serpents froids ? »

Patrick Scharnitzky

DOI : 10.35562/canalpsy.1154

TEXT

- 1 Les travaux sur les émotions en psychologie sociale sont aussi anciens et diversifiés que la psychologie sociale elle-même. L'influence exercée par les émotions sur les comportements sociaux a été envisagée dans des domaines aussi variés que la persuasion, la motivation, la communication au sein et entre les groupes, les stéréotypes et préjugés, l'influence sociale et plus récemment autour du concept du « partage social des émotions » (RIMÉ et SCHERER, 1993). Il serait donc réducteur et illusoire d'évoquer l'ensemble de ces courants dans un espace réduit. Il paraît, en revanche, plus pertinent d'évoquer des travaux parmi les plus récents, qui concernent le lien qui existe entre émotions et cognition sociale.
- 2 La cognition sociale est une jeune sous discipline de la psychologie sociale, née il y a à peine 25 ans de l'application des théories cognitives au traitement des informations sociales. Autour du concept de catégorisation d'abord, les travaux se sont multipliés sur la mémoire des personnes, les attributions catégorielles et les jugements. Ainsi c'est tout naturellement que le champ des émotions s'est invité à cet élan moderne de la psychologie sociale « scientifique » (pour une revue de questions, voir FORGAS et FIEDLER, 1988 ; HIGGINS et SORRENTINO, 1990).
- 3 Les travaux qui portent sur le rôle joué par les émotions dans le domaine de la cognition sociale se sont surtout attachés à montrer comment une émotion peut affecter la nature d'un jugement ou d'un comportement envers une ou plusieurs personnes membres d'un exogroupe (groupe de non appartenance). En d'autres termes, l'objectif est de mettre en évidence les liens qui existent entre émotions et stéréotype (E.G. FORGAS et MOYAN, 1991 ; MACKIE & HAMILTON, 1993).

- 4 Le stéréotype est un ensemble d'opinions et de croyances à propos des membres d'un groupe. Dans son approche moderne, le stéréotype est décrit comme une structure socio-cognitive différente du préjugé. Il s'agit une connaissance sociale, souvent consensuelle mais qui ne se définit pas nécessairement comme un schéma négatif et erroné à propos d'une catégorie. Dans certains cas, le stéréotype peut comporter des éléments statistiquement corrects et de fait s'y référer dans un jugement n'est pas automatiquement synonyme de discrimination. Le problème se pose quand la cible du jugement ou du comportement (une personne ou un groupe de personnes) n'est pas conforme au stéréotype à propos de son groupe d'appartenance. Dans ce cas précis, le stéréotype est une information inexacte et s'en servir devient un acte abusif et une source de conflit entre les groupes. Dans cette situation particulièrement intéressante, les émotions peuvent jouer un rôle médiateur.
- 5 Nous pouvons résumer les positions actuelles en disant que l'émotion joue un rôle non négligeable dans la construction du jugement social. D'une part, l'émotion peut induire un traitement simplifié de l'information sociale (traitement heuristique) qui conduit souvent au recours aux pensées stéréotypées, ou au contraire, un traitement plus complexe, plus substantiel (traitement systématique). D'autre part, l'émotion est impliquée dans le degré d'automaticité du jugement social.
- 6 De nombreux travaux présentent des résultats corrélés montrant qu'une émotion intense peut avoir un impact sur le degré auquel une information sociale est traitée. Selon ces travaux, les émotions exercent, dans bon nombre de cas, un effet négatif sur les cognitions car elles représentent des dépenses coûteuses et entraînent un manque de ressources cognitives suffisantes pour traiter l'information en profondeur. L'individu traitant de l'information est souvent confronté à un dilemme difficile ; faut-il plutôt s'engager dans un traitement profond mais coûteux des informations sociales dans le but de produire une réponse exacte aux sollicitations perceptives ou n'est-il pas plus efficace d'opter pour un traitement superficiel, donc peu coûteux, au risque de se tromper ? La réponse à cette question est offerte dans bon nombre de recherches qui présentent l'individu perceptif comme un avare cognitif. Quand l'information à traiter est compliquée, incohérente et/ou que l'état

physique, mental ou affectif dans lequel l'observateur se trouve est déficient, ce dernier opte très souvent pour la seconde solution de façon à sauvegarder certaines de ses ressources mentales (LEYENS, YZERBYT et SCHADRON, 1996). On montre par exemple que la fatigue physique, l'absence de motivation à traiter l'information ou encore le manque d'expertise de la situation sont des facteurs accentuant la propension à stéréotyper.

- 7 En ce qui concerne les émotions, cette démonstration est faite dans le domaine de la persuasion. Concrètement, ces travaux montrent qu'un individu placé dans un état émotionnel fort (joie, tristesse, colère...) est fragilisé cognitivement et qu'il devient plus réceptif à la persuasion (messages publicitaires par exemple). On retrouve des recherches sur les émotions dans le domaine de l'influence sociale qu'un tiers ou qu'un groupe peut exercer sur un individu. Dans le champ des relations intergroupes, beaucoup d'études montrent que ces émotions (et surtout les plus négatives) « obligent » l'acteur social à traiter l'information de façon superficielle et rapide, ce qui se traduit inévitablement par un recours à l'information la plus facile et la plus accessible en mémoire : le stéréotype. Concrètement, la discrimination catégorielle (racisme, sexisme, homophobie) serait facilitée par les états émotionnels intenses.
- 8 L'expérience suivante illustre cet état de fait. Des sujets sont dans un premier temps confrontés à un exercice de résolution de problèmes dont ils apprennent la règle dans une phase d'entraînement. Puis, quand vient la phase de travail, les sujets sont soumis à des exercices volontairement sans solution et ce, à leur insu. Ils connaissent la règle mais sont, volontairement, dans l'incapacité de résoudre les problèmes. Cette situation les plonge dans un état émotionnel négatif violent qui est vérifié au niveau comportemental ainsi qu'à travers leurs propres auto-descriptions. Puis, à l'issue de cette phase, on prétexte une seconde étude indépendante de la première portant sur les jugements sociaux. Dans cette prétendue nouvelle recherche, les mêmes sujets sont invités à statuer sur un cas juridique fictif. Un homme est accusé d'en avoir agressé un autre et sur la base d'un récit succinct des faits, on demande aux sujets de dire, à travers quelques questions, dans quelle mesure ils pensent que le suspect est coupable ou innocent de l'acte en question. Deux histoires sont proposées aléatoirement aux sujets. À tout autre égard conformes, ces deux

histoires varient seulement à propos de la catégorie d'appartenance du suspect. Il est soit un skinhead, soit un prêtre. D'autre part, les arguments développés dans l'histoire sont contrôlés. Ils sont en nombre égal en faveur de l'innocence et en faveur de la culpabilité, de sorte que la décision de culpabilité est très difficile à prendre. Les résultats montrent que les sujets qui n'ont pas été exposés à une émotion négative (problèmes sans solution dans la première phase) émettent un jugement neutre sur le cas ambigu, et ce que le suspect soit un skinhead ou un prêtre. En revanche, les sujets plongés artificiellement dans un état émotionnel très négatif jugent le skinhead très coupable et le prêtre très innocent. Ceci montre que l'émotion représente une anxiété, synonyme de surcharge cognitive, celle-ci privant de ressources la personne juge. Ainsi, cette dernière, face à l'ambiguïté du cas, se réfère à la seule information diagnostique qui soit accessible et facile à traiter : l'appartenance catégorielle du suspect. Comme il est clair que le stéréotype classique existant envers le groupe des skinheads comporte des éléments liés à la violence, le skinhead est jugé coupable. À l'inverse, l'image stéréotypée des prêtres est classiquement positive, le prêtre est innocenté.

- 9 Les implications naturelles de ces résultats sont nombreuses. L'état de perte de contrôle subi par les sujets de cette expérience suite à un état émotionnel négatif est lourd de conséquences sur les jugements et par extension sur les interactions avec autrui. Les sentiments d'échec, de manque de contrôle sur sa vie, d'identité négative sont des vécus affectifs ordinaires facilitant la pensée stéréotypée et la discrimination catégorielle. Le chômage est, par exemple, une illustration parfaite de ces états. Un chômeur peut ressentir un manque de contrôle sur sa vie et sur ses choix (surtout dans un système d'assistanat tel que le nôtre), il vit une situation d'échec qui peut se traduire par une fragilisation de son identité.
- 10 Ces expériences cumulées le mettent dans une situation émotionnelle très inconfortable, et représenter une carence de ressources cognitives à la fois pour des tâches mentales et sociales. Il est davantage enclin à adopter un style de pensée figée, « par clichés ». Il n'est pas étonnant alors de constater que les pensées politiques et idéologiques extrémistes sont de tout temps sur-représentées dans des contextes socio-économiques défaillants. Plus

les individus ont un vécu socioculturel négatif et dévalorisant au niveau émotionnel, plus ils optent pour des raccourcis intellectuels. Or les idéologies les plus extrêmes et les plus dogmatiques sont toujours les plus simples à comprendre et les plus radicales.

- 11 Plus préoccupant, si le chômage est un état de fait, on sait qu'il est suffisant d'induire un sentiment d'échec ou une image de soi négative pour que l'effet se produise, même si cela ne correspond à aucune réalité. Dans le milieu scolaire par exemple, on montre très bien comment les enfants issus de minorités ethniques s'auto-attribuent les stéréotypes véhiculés à l'égard de leur propre groupe par l'extérieur et peuvent se mettre dans cette situation d'incontrôlabilité, synonyme d'une part d'un manque de disponibilités intellectuelles nécessaires aux acquisitions élémentaires et d'autre part d'une pensée facile, cohérente et non conflictuelle.
- 12 Jane ELLIOTT, institutrice américaine exerçant au Texas au début des années 70 a tenté de donner une « leçon de discrimination » à ses élèves de CM2. Elle leur explique dans un premier temps que l'intelligence est conditionnée par la couleur des yeux et que les enfants aux yeux bleus sont plus intelligents que les enfants aux yeux marron. S'appuyant sur son autorité statutaire, elle n'a aucun mal à persuader l'ensemble de ses élèves. Puis elle se contente d'observer les conséquences à court terme de cette catégorisation artificielle. Les effets sont à trois niveaux. D'une part, sur un plan émotionnel, les enfants aux yeux marrons se montrent déprimés, tristes et, pour l'anecdote, font tout ce qu'ils peuvent pour cacher leurs yeux. D'autre part, des conflits violents éclatent entre les enfants qui se sont le jour même constitués en deux groupes opposés, le groupe dominant des yeux bleus d'un côté et « les yeux marrons » de l'autre, groupe dominé. L'institutrice constate la violence verbale et physique entre les deux groupes avec d'un côté ceux qui abusent de leur pouvoir et de l'autre des enfants qui ne supportent pas cette situation d'une grande agressivité pour leur identité. Enfin, elle demande aux enfants de résoudre des problèmes en équipe et constate que les « bleus » sont plus rapides et efficaces que les « marrons ». Plus étonnant encore, le lendemain, elle décide d'inverser les rôles expliquant qu'elle a menti aux enfants et qu'en réalité ce sont les yeux marrons les plus intelligents. Du jour au lendemain, tous les effets s'inversent, au niveau émotionnel, social et intellectuel. À la fin de la seconde

journée, elle leur explique que tout cela n'était qu'une mise en scène destinée à leur faire comprendre que la couleur des yeux ne détermine pas davantage que la couleur de la peau une quelconque aptitude intellectuelle. Les enfants réconciliés et euphorisés par la bonne nouvelle disent à la maîtresse que plus jamais ils ne seront méchants avec un noir ou un asiatique ! Au-delà des problèmes éthiques graves que pose cette étude (car à la fin de la première journée, les enfants rentrent chez eux persuadés d'être intelligent ou stupide), elle montre comment une anxiété forte ressentie à cause de la menace que peut représenter un exogroupe dominant plonge des individus dans une situation d'agressivité et de perte de contrôle sur les événements.

- 13 Toujours dans le domaine scolaire, il est intéressant de noter à cet égard que l'effet fonctionne aussi bien dans l'autre sens. Dans des études sur l'identité, quand on persuade des sujets qu'ils sont intelligents, ils finissent par le devenir. Le fait de pratiquer un renforcement émotionnel positif sur un sujet finit par le mettre dans une situation identitaire si confortable qu'il peut allouer toutes ses ressources cognitives à des tâches mentales et progresser réellement plus vite que des sujets n'ayant pas cette chance.
- 14 *Idem* en ce qui concerne le renforcement basé sur le degré d'attractivité physique. Dans le cadre des études sur les prophéties autoréalisatrices, on place un homme et une femme qui ne se sont jamais vus dans deux salles contiguës reliées seulement par un téléphone. On fait croire au sujet masculin qu'il va discuter avec une femme très belle ou très laide. La seule consigne étant qu'il doit discuter avec elle dans le but de se former une impression à son égard. On enregistre la conversation puis on la fait écouter à des juges « naïfs », ignorant la procédure expérimentale. Les résultats montrent que quand le sujet masculin est persuadé de converser avec une jolie fille, celle-ci (tirée au sort) est jugée intelligente, chaleureuse et drôle par des juges externes. En revanche, quand le sujet croit parler avec une fille laide, les jugements s'inversent. La fille devient ennuyeuse, froide et stupide. Autrement dit, l'émotion ressentie envers autrui affecte la nature des jugements mais aussi la nature du comportement consécutif de la cible de ce jugement.

- 15 En résumé, les travaux récents sur les émotions en cognition sociale mettent en évidence des effets souvent néfastes de ceux-ci au niveau cognitif et social. Les émotions jouent un rôle catalytique dans le recours à des stratégies simplifiées et économiques de traitement de l'information. L'appartenance catégorielle, l'identité ou la menace potentielle que représente une personne ou un groupe de personnes sont autant de paramètres qui induisent une émotion positive ou négative forte. Celle-ci affaiblit le niveau de lucidité, de raisonnement dans les jugements et peut entraîner des comportements inexacts et discriminatoires. L'acteur social est un avare cognitif qui cherche à traiter l'information de façon économique et dans un contexte social confortable pour son identité. En conséquence, si une émotion rend l'information compliquée et/ou le contexte menaçant, il opte pour une stratégie efficace au risque d'être inadaptée.
- 16 Cependant, est-il raisonnable d'envisager une quelconque interaction sociale dénuée de toute émotion ? Il est probable que non. Cela veut-il dire que nos comportements, attitudes et jugements envers autrui sont souvent erronés et discriminatoires ? Il est évident que oui. Nous ne sommes pas des serpents froids mais c'est plutôt une bonne chose.

BIBLIOGRAPHY

- FIEDLER, K. & FORGAS, J. (1988). *Affect, cognition and social behavior*, Toronto : Hogrefe.
- FORGAS, J. & MOYAN, S.J. (1991). *Affective influences on stereotype judgments*, *Cognition and Emotion*, 5, 379-395.
- HIGGINS, E.T. & SORRENTINO, R. (1990). *Handbook of motivation and cognition* (vol. 2), New York : Guilford.
- LEYENS, J.P., YZERBYT, V., & SCHADRON, G. (1996). *Séréotypes et cognition sociale*. Bruxelles : Mardaga.
- MACKIE, D.M. & HAMILTON, D.L. (1993). *Affect, cognition and stereotyping: Interactive processes in group perception* (p. 39-61), San Diego, CA : Academic Press.
- RIMÉ, B. & SCHERER, K. (1993). *Les émotions*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé.

AUTHOR

Patrick Scharnitzky

Psychologie sociale

IDREF : <https://www.idref.fr/102464073>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/15105463>

Interview

À propos du colloque de décembre 2000 sur « Le sentiment amoureux »

Michel Cornaton

EDITOR'S NOTES

Nous avons demandé à Michel CORNATON de dévoiler ce qui a inspiré son dernier colloque : « Le sentiment amoureux », organisé en décembre 2000.

TEXT

Canal Psy : Comment vous est apparu le thème de ce colloque et à quel moment ?

Michel CORNATON : Ce sont les étudiants de psychologie qui m'ont donné l'idée voici trois ans. Ils venaient de participer au colloque « Être Français aujourd'hui » de novembre 1997, que nous avons organisé salle Rameau, à Lyon. Ils souhaitaient un colloque plus attentif aux émotions, aux sentiments, au cours duquel des jeunes pourraient s'exprimer lors des débats aussi bien que des personnes d'âge mûr.

Canal Psy : Vous avez choisi de faire un colloque pluridisciplinaire. À quoi cela correspondait pour vous ?

Michel CORNATON : C'est le quatrième colloque organisé depuis 1989 par la revue Le Croquant en lien avec l'Université Lyon 2. Or Le Croquant se veut une revue à la fois de Lettres et de Sciences Humaines attentive autant à la lettre qu'à l'esprit. Un colloque mis sur pied à partir d'un tel support – dans lequel paraîtront les Actes – ne peut être monodisciplinaire mais forcément interdisciplinaire.

Canal Psy : Autour de quelles questions votre colloque a-t-il été organisé ?

Michel CORNATON : Cinq grandes orientations dans ce colloque : la déclaration d'amour, le sexe, la passion amoureuse, la naissance du sentiment amoureux et son développement, enfin le couple haine-amour.

Canal Psy : Comment ce colloque peut-il être en lien avec les recherches de Psychologie Sociale et avec la formation offerte aux étudiants ?

Michel CORNATON : Depuis un quart de siècle, le CLEF (Centre Lyonnais d'Études Féministes), sous la direction d'Annik Houel, effectue des travaux de recherche, donne des renseignements et anime des journées d'étude sur cette question. Le dernier colloque qu'il a organisé « Passionnément, à la folie... Le crime conjugal : l'exemple d'Althusser » s'est tenu le 16 octobre 1999 à l'Université Lyon 2.

Canal Psy : Quel rôle attribuez-vous à la relation amoureuse dans le lien social ?

Michel CORNATON : En rapport avec la question précédente, il faut dire que les sciences humaines et sociales auront mis du temps avant de prendre en compte le lien amoureux dans la construction du lien social. Arrive un moment où il n'est plus possible de procéder à l'analyse des groupes humains de toutes sortes sans se référer à la relation amoureuse et à son polymorphisme, d'autant que les transformations du lien amoureux ont de plus en plus d'incidence sur les processus actuels de liaison et de déliaison sociales.

Canal Psy : Avez-vous déjà en tête le thème de votre prochain colloque ?

Michel CORNATON : En introduisant le colloque, le président de notre université s'est demandé si le prochain thème ne serait pas Dieu lui-même. On le croyait mort et pourtant il préoccupe beaucoup de nos contemporains, plus qu'on ne croit. En réalité, la question qui m'intéresse est celle de l'amour et du sacré, amorcée lors de la dernière table ronde du colloque.

AUTHOR

Michel Cornaton

IDREF : <https://www.idref.fr/026799421>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000121435028>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11897699>